

**Aristote**  
**Commentaire du livre I de la *Physique***

Pascal Dupond<sup>1</sup>

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

**Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)**

Trois catalogues des œuvres d'Aristote sont parvenus jusqu'à nous. Diogène Laërce (doxographe grec quia vécu probablement au 3<sup>e</sup> s ap JC) recense 146 titres.

Hésichios de Milet en recense 192, dont 132 déjà cités par Diogène Laërce.

Un 3<sup>e</sup> catalogue a été transmis par des auteurs arabes du 13<sup>e</sup>s. d'après des documents remontant à Andronicos de Rhodes (1<sup>e</sup> siècle avant JC), un scholarque du Lycée qui avait édité l'œuvre d'Aristote.

De ces œuvres très peu nous sont parvenues.

Rien ne nous est parvenu de ce qu'Aristote a écrit pendant les 20 années de sa présence à l'Académie et nous ne savons donc rien des modalités de la distance prise par rapport à Platon: dans les écrits qui nous sont parvenus, les références à l'enseignement de l'Académie ne sont pas nombreuses (la plus célèbre se trouve en EN, I, 4, 1096a11: «Il vaut mieux sans doute faire porter notre examen sur le Bien pris en général et instituer une discussion sur ce qu'on entend par là, bien qu'une recherche de ce genre soit rendue difficile par le fait que ce sont des amis qui ont introduit la doctrine des Idées. Mais on admettra peut-être qu'il est préférable, et c'est aussi pour nous une obligation si nous voulons sauvegarder la vérité, de sacrifier même nos sentiments personnels, surtout quand on est philosophe: vérité et amitié nous sont chères l'une

---

<sup>1</sup> Ce travail doit beaucoup aux échanges amicaux avec Michel Nodé-Langlois. Qu'il en soit remercié.

et l'autre, mais c'est pour nous un devoir sacré d'accorder la préférence à la vérité»). Ce que nous savons, c'est que les dialogues d'Aristote étaient très connus dans l'Antiquité, en particulier le *Protreptique*. Les écrits qui nous sont parvenus datent vraisemblablement du second séjour à Athènes et de l'enseignement au Lycée. Il s'agit vraisemblablement des cours qu'Aristote y donnait avec, peut-être, l'interpolation de notes des auditeurs de ces cours, et c'est pourquoi ces écrits sont appelés acroamatiques (*acroasis* = acte d'écouter). L'ordre dans lequel ils nous sont présentés est systématique et non génétique: les premiers éditeurs du corpus aristotélicien en ont effacé l'évolution interne. Les textes de logique sont réunis dans un traité intitulé *Organon* (ce terme date du 6<sup>e</sup> s). Puis viennent les textes sur la philosophie naturelle et la métaphysique, correspondant à deux types d'ousia (substance, essence): l'ousia akinetos et l'ousia qui possède en elle le principe de son mouvement et de son repos; voir *Métaph.* Gamma 3 1005b1-2<sup>2</sup>, E 1, 1026a29<sup>3</sup>, Z 11 1037a15) et Lambda 1, 1069a30-b2<sup>4</sup>.

Les textes sur la philosophie naturelle se distribuent selon un plan qui est présenté au début des *Météorologiques*: « Nous avons examiné auparavant les premières causes de la nature et le mouvement naturel dans son ensemble [la *Physique*], le mouvement ordonné des corps célestes [le *Traité du ciel*], les éléments corporels dont nous avons dit le nombre et la nature et décrit les transformations réciproques, et la génération et la corruption en général [*De la génération et de la corruption*]. Il nous reste à examiner la partie de cette enquête que nos prédécesseurs ont appelée la météorologie [...] Ces sujets une fois parcourus, nous verrons si nous pouvons rendre compte, de la même manière, des animaux et des végétaux, considérés en général et en particulier [*Traité de l'âme* et traités zoologiques: *Histoire des animaux, Parties des animaux, Génération des animaux, Locomotion des animaux*]. Quand nous aurons mené cela à bien, nous aurons à peu près atteint le but que nous nous étions fixé au début ».

S'y rattachent des traités réunis sous le nom latin de *Parva naturalia*: *De la sensation et des sensibles, De la mémoire et de la réminiscence, Du sommeil et du réveil, Les songes, La divination par les songes*

S'y rattachent encore trois autres traités: *Sur la longueur et la brièveté de la vie*, *De la respiration, De la vie et de la mort*

Les textes sur la philosophie première ont reçus le nom de métaphysique en raison de la place qui lui est donnée dans la classification des traités: après la physique

Les textes sur la morale et la politique comprennent:

*L'Éthique à Eudème*

*L'Éthique à Nicomaque*

*La Grande morale*, résumé d'école où se retrouvent les grands thèmes de l'*EE*

*Les Politiques*

*La constitution d'Athènes*

Enfin il y aurait un Recueil des arts, aujourd'hui perdu et dont ne restent que la *Rhétorique* et la *Poétique*.

Nombreux commentaires anciens:

---

2 Gamma 3 1005b1-2: « La physique est bien une sorte de philosophie, mais elle n'est pas la philosophie première »  
3 E 1, 1026a29: « s'il existe une substance immobile, la science de cette substance doit être antérieure < à l'étude de la substance mobile que la physique étudie > et doit être la philosophie première. Et ce sera à elle de considérer l'être en tant qu'être, cad à la fois son essence et les attributs qui lui appartiennent en tant qu'être »

4 « Il y a trois espèces de substances. L'une est sensible et elle se divise en substance éternelle et en substance corruptible. Cette dernière est admise par tout le monde et englobe par exemple les plantes et les animaux. De cette substance sensible, il est nécessaire d'appréhender les éléments qu'ils soient un ou multiples. L'autre substance est immobile; elle a, suivant certains philosophes, une réalité entièrement séparée; les uns <les platoniciens> la divisent en deux groupes, d'autres confondent dans une nature unique les Idées et les choses mathématiques, d'autres enfin ne reconnaissent de ces deux substances que les choses mathématiques. Les deux substances sensibles sont l'objet de la physique, car elles impliquent le mouvement; mais la substance immobile est l'objet d'une science différente, puisqu'elle n'a aucun principe commun avec les autres espèces de substances »

Alexandre d'Aphrodise (3<sup>e</sup> s)  
Thémistius (4<sup>e</sup> s)  
Ammonius (6<sup>e</sup> s)  
Philoppon (6<sup>e</sup> s)  
Simplicius (6<sup>e</sup> s)  
Ultérieurement : Thomas d'Aquin

La *Physique* présente les concepts fondamentaux de la philosophie naturelle. La notion de mouvement est centrale, puisque la nature est comprise comme un principe de mouvement et de repos (II, 192b13, III, 200b11) ; mais la notion de mouvement n'est expressément étudiée qu'au livre III, cette étude est précédée d'une étude de la notion de devenir (livre I) et de la notion de *phusis* (livre II)<sup>5</sup>

## Livre I

Sa question directrice est celle de l'*existence* même de l'objet de la physique, qui doit être établie contre la contestation que lui opposent certaines écoles philosophiques. Il s'agit d'élaborer les concepts qui vont permettre de montrer que le mouvement est réel et peut être pensé, de surmonter les contradictions qu'il paraît opposer à la pensée

### Chapitre I

« Puisque connaître en possédant la science ... »

La théorie aristotélicienne de la science est exposée dans les *Seconds analytiques*

Les *Premiers analytiques* sont la fondation philosophique de ce que nous appelons la logique formelle, et que les scolastiques médiévaux dénommaient « petite (*minor*) logique » : c'est la science qui fait connaître les formes ou conditions formelles du raisonnement concluant ou *sylogisme*. Par opposition, les médiévaux utilisaient l'expression « grande (*major*) logique » pour désigner l'enseignement d'Aristote dans les *Seconds Analytiques*, qui traitent de cette espèce particulière de syllogisme qu'est la *démonstration*, cad des conditions pour qu'un syllogisme donne la connaissance d'une vérité nécessaire, qui est l'objet propre de la science en général. Les *Seconds Analytiques* sont donc la première théorie philosophique élaborée de la science, ou, si l'on veut, des conditions de la scientificité, soit la première forme historique de ce que nous appelons *épistémologie*.

Les *Seconds Analytiques* (I, 2) donnent de la science une définition générale qui est centrée sur la notion de *cause* :

« Nous estimons posséder la science d'une chose, absolument et non pas accidentellement, à la manière sophistique, quand nous croyons que nous connaissons la cause par laquelle la chose est, que nous savons que cette cause est celle de la chose, et qu'en outre il n'est pas possible que la

---

5 Ce qui rend possible la science physique chez Aristote, c'est (selon la formule de L. Couloubaitis, « l'ontologisation du devenir », qui est conquise contre

1/ Parménide, qui montre l'impossibilité d'une venue à l'être, d'un devenir, tant à partir de l'être qu'à partir du non être. : « toutes les choses que les mortels ont pu poser, persuadés qu'elles sont vraies, à savoir aussi bien venir à l'être que périr, être et ne pas être, changer de lieu et varier d'éclat en surface, ne sont que des noms »

2/ Platon, qui montre dans un passage du *Philèbe* qu'il ne peut pas y avoir de science de la nature (59 ab : « sur ces choses qui n'ont aucune espèce de fermeté on ne saurait acquérir quoi que ce soit de ferme... Aussi n'y a-t-il ni intellect ni science qui possède, à leur sujet, la vérité la plus exacte »

3/ la physique ionienne qui pense la nature comme le mélange et la séparation d'entités préexistantes

chose soit autre qu'elle n'est. (...) Par *démonstration* j'entends le syllogisme scientifique, et j'appelle *scientifique* un syllogisme dont la possession même constitue pour nous la science. Si donc la connaissance scientifique consiste bien en ce que nous avons posé, il est nécessaire aussi que la science démonstrative parte de prémisses vraies, premières, immédiates, plus connues que la conclusion, antérieures à elle, et qu'elles en soient les causes. C'est à ces conditions en effet que les principes de ce qui est démontré seront aussi appropriés à la conclusion. Un syllogisme peut assurément exister sans ces conditions, mais il ne sera pas une démonstration, car il ne sera pas productif de science. Les prémisses doivent être vraies, car on ne peut pas connaître ce qui n'est pas, par exemple la commensurabilité de la diagonale. Elles doivent être premières et indémonstrables, car autrement on ne pourrait les connaître faute d'en avoir la démonstration, puisque la science des choses qui sont démontrables, s'il ne s'agit pas d'une science accidentelle, n'est pas autre chose que d'en posséder la démonstration. Elles doivent être les causes de la conclusion, être plus connues qu'elle, et antérieures à elle : causes, puisque nous n'avons la science d'une chose qu'au moment où nous en avons connu la cause ; antérieures, puisqu'elles sont des causes ; antérieures aussi du point de vue de la connaissance, cette préconnaissance ne consistant pas seulement à comprendre [la signification des termes], mais encore à savoir que la chose est ».

Voir aussi Métaph ch 1 qui distingue la connaissance empirique et la connaissance technique, préambule de la connaissance scientifique : l'origine de l'explication scientifique se trouve dans la compétence technique.

La connaissance empirique connaît l'oti et l'individuel

La connaissance scientifique connaît le dioti et l'universel

L'universel se prend en deux sens

1/ Il désigne d'abord ce qui appartient à plusieurs, tout ce qui se présente comme un prédicat commun à une multiplicité de sujets ; l'universel n'est pas une substance (Métaph Z 13)

2/ Il désigne ensuite une quantification propositionnelle : propositions universelles = propositions dont le sujet est pris universellement

Selon les SA, l'universel fait connaître la cause ou le pourquoi de la conclusion ; c'est le cas dans le syllogisme (tous les hommes sont mortels ..... donc Socrate est mortel) ; c'est aussi le cas dans toute connaissance, où on retrouve une structure syllogistique ; la causalité logique des prémisses à l'égard de la conclusion, on la retrouve dans la causalité intelligible des phénomènes physiques (tels qu'une éclipse)

« ...résulte dans toutes les recherches dans lesquelles il y a des principes, des causes et es éléments... »

Trois termes : principes (archè), causes (aition, aitia), éléments (stoicheion) qui se rassemblent dans le premier d'entre eux à la fin de la phrase. Ils ne sont pas synonymes puisqu'en Métaph, Delta, 4, 1013 A les distingue. Ici ce n'est pas nécessaire : ce qui importe à A, c'est de souligner qu'il n'y a pas de physique sans connaissance des principes, sans que l'on préjuge de la façon dont on doit comprendre les principes.

Principe = ce à partir de quoi il y a être ou savoir (« le caractère commun de tous les principes, c'est donc d'être la source d'où l'être, ou la génération, ou la connaissance dérive ») ; plusieurs figures présentées en Delta 4 : 1/ point de départ du mouvement de la chose (le principe de la ligne ou de la route) ; 2/ élément premier et immanent du devenir (la carène d'un vaisseau, les fondations d'une maison, le cœur ou la tête des animaux) ; 3/ cause primitive et non immanente de la génération, du mouvement ou du changement (le père par rapport à l'enfant ou l'insulte par rapport au combat) ; 4/ ce qui meut ou fait changer de façon réfléchie (les magistrats dans la cité) ; 5/ le point de départ de la connaissance d'une chose

Importance des principes : ce qui a manqué aux physiciens antérieurs, c'est le juste discernement des principes et la justification de l'explication qui en résulte par l'expérience

sensible ; le but de la physique est de mettre en évidence les principes et de produire conformément à ces principes, l'explication qui s'accorde avec l'expérience sensible. C'est ce que montre un passage du *Traité du ciel* où s'énonce une critique des platoniciens : « par attachement à leurs opinions, ces gens paraissent se comporter comme ceux qui, dans les discussions, défendent leur thèse envers et contre tout ; ils supportent en effet sans fléchir n'importe quelle conséquence, convaincus qu'ils sont de détenir des principes vrais, comme si certains principes ne devaient pas être jugés aux conséquences qui en découlent, et surtout à leur fin. Or cette fin est, pour la science poïétique, l'œuvre, et pour la science physique, l'explication qui s'accorde toujours et principalement à l'expérience sensible » (*De caelo*, III, 7, 306a11-17). L'explication, issue des principes fondamentaux de la science physique, doit être jugée par l'expérience sensible, tout comme l'œuvre produite doit être jugée par son usage. L'empeiria est assurément nécessaire, mais elle est dépourvue d'effets sans les conditions théoriques qui la rendent possible, et ces conditions théoriques, ce sont les principes. Les principes doivent permettre de produire des explications qui ne soient pas de simples endoxa (= « les opinions partagées par tous ou par presque tous ou par ceux qui représentent l'opinion éclairée, et pour ces derniers par tous, ou par presque tous, ou par les plus connus et les mieux considérés » (*Top.* I, 1, 100b21-23).

Principes premiers = ceux qui achèvent l'explication

« Mais le chemin naturel va de ce qui est plus connu et plus clair pour nous... »

Passage assez problématique dans sa formulation, dont on peut se demander d'une part s'il ne concerne que la science de la nature, et d'autre part s'il est pleinement cohérent avec d'autres propositions épistémologiques d'Aristote.

Aristote énonce ici un principe épistémologique qui peut apparaître comme une évidence logique parce qu'il s'ensuit directement de ce qu'on a dit de la connaissance scientifique. Celle-ci consiste en effet essentiellement à acquérir une connaissance qu'on ne possédait pas initialement (par exemple la conclusion d'un syllogisme). C'est ce qui fait écrire à Aristote que « tout enseignement (*didaskalia*) ou tout apprentissage (*mathêsis*) relevant de la raison (*dianoêtikè*) se fait à partir d'une connaissance préexistante » (SA, I, 1, début). On ne peut connaître du nouveau qu'à partir de ce qu'on connaît déjà, l'acquisition consistant à étendre la connaissance à de nouveaux objets. Il faut donc qu'une connaissance préalable, et à ce titre, antérieure, fasse connaître autre chose : on passe donc de ce qui est *plus connu* à ce qui l'est moins, car en toute logique, seul le premier peut faire connaître le second.

La théorie du syllogisme et, plus précisément, de la démonstration, donne une illustration de ce principe : Aristote dit que les prémisses ne peuvent faire connaître la conclusion qu'à la condition d'être plus connues qu'elle. C'est pourquoi la science doit disposer de prémisses premières, cad de principes, qui soient plus connus que les conclusions qu'on en tire, autrement dit, qui puissent être connus indépendamment de ces conclusions, alors que la science de celles-ci n'est pas possible sans la connaissance des principes.

Aller du plus connu au moins connu peut donc apparaître comme une évidence épistémologique tout à fait générale.

Aristote la précise toutefois en y introduisant une distinction à laquelle il recourt dans de nombreux textes (voir la note 2 de Pellegrin p.70) : « ce qui est plus connu (*gnôrimôtêrôn*) et plus clair (*saphêstêrôn*) pour nous (*hêmin*) » n'est pas « ce qui est plus clair et plus connu par nature (*phuseî*) : car ce ne sont pas les mêmes choses qui sont plus connues pour nous et absolument ». Le terme *gnôrimon*, que Pellegrin traduit par « connu » peut aussi être rendu par « connaissable ».

D'après SA (I, 2)<sup>6</sup>, « ce qui est antérieur (*protéra*) et plus connu s'entend de deux manières, car ce n'est pas la même chose qui est plus connue par nature et plus connue pour nous » (71b 33). EN (I, 2, 1095b 2) dit de même : « il faut commencer par le plus connu, mais cela s'entend en deux sens : il y a ce qui l'est pour nous, et ce qui l'est absolument (*haplôs*). Il faut donc sans doute commencer par ce qui est plus connu pour nous ».

On peut noter qu'Aristote emploie comme de synonymes les expressions « par nature (*phusei*) » et « absolument (*haplôs*) », en les opposant toutes deux à « pour nous ».

Cette distinction entre « par nature » et « pour nous » résulte de la prise de conscience que la démarche humaine de connaissance, telle que la présente le début de la Métaphysique, a comporté une sorte de renversement.

Aristote enseigne en effet que toute notre connaissance, y compris notre science, est d'origine sensible : elle s'enracine dans un type d'appréhension des choses que nous avons en commun avec les bêtes. C'est pourquoi il identifie le plus connaissable pour nous à ce qui l'est par le moyen de la sensation : « j'appelle antérieures et plus connues pour nous les choses qui sont plus proches de la sensation, et absolument celles qui en sont le plus éloignées » (SA I, 2, 72a).

Ce que nous appréhendons en premier, c'est le sensible ; c'est donc de lui qu'il nous faut partir, et il est à ce titre pour nous principe de connaissance : car est principe « le meilleur point de départ pour une chose quelconque ; par exemple, pour apprendre (*mathéséôs*), il ne faut pas, parfois, commencer par ce qui appartient en premier et principalement à la chose (*tou pragmatos*), mais par ce qui en rend la connaissance plus facile » (Métaph, Delta, 1, 1013a). De même, « on accorde qu'il y a des substances parmi les sensibles, et il convient par conséquent que la recherche porte en premier sur elles ; car il est profitable d'aller vers le plus connu, et, pour tout le monde, apprendre consiste à aller de ce qui est moins connu par nature à ce qui est plus connu » (Métaph, Z 3, 1029a 34). Voir aussi Topiques, VI, 4, 141b 5).

**Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)**

---

6 Aristote, *Seconds Analytiques*, I, 2 : « Au surplus, antérieur et plus connu ont une double signification, car il n'y a pas identité entre ce qui est antérieur par nature et ce qui est antérieur pour nous, ni entre ce qui est plus connu par nature et plus connu pour nous. J'appelle antérieurs et plus connus pour nous les objets les plus rapprochés de la sensation, et antérieurs et plus connus d'une manière absolue les objets les plus éloignés des sens. Et les causes les plus universelles sont les plus éloignées des sens, tandis que les causes particulières sont les plus rapprochées, et ces notions sont ainsi opposées les unes aux autres »